

père, ni l'enfant, ni personne de ceux qui m'aiment !

» Oh ! Mariette, Mariette ! j'en mourrai bien sûr !... »

Mariette ne s'apercevait pas qu'elle lisait tout haut, et qu'elle sanglotait en lisant.

« Inutilement je veux appeler à moi cette résignation que je croyais trouver au fond de mon âme dans les grands malheurs ; c'est impossible ! Je me répète sans cesse : « Malheureux, tu es aveugle ! malheureux, tu ne la verras plus !... plus jamais ! jamais ! jamais !... »

» Mais ne crois pas, par tout ce que je te dis là, que je sois assez égoïste pour exiger que tu penses encore à moi, et que tu te croies encore liée à moi ; non, Mariette... Voilà le printemps qui revient ; quoique je ne voie plus les petites feuilles vertes des arbres, les légers nuages roses du ciel, je sens cependant que le vent s'est adouci, que l'air est doux et parfumé, et qu'il m'apporte parfois des senteurs champêtres, comme il m'en apportait lorsque tu venais au-devant de moi avec un gros bouquet de fleurs des prés ou des bois.

» Et, avec les feuilles des arbres, avec les nuages roses, avec l'air plus doux, vont revenir les fêtes de nos villages, les fêtes de Longpré, de Taille-Fontaine, de Lagny et de Vivières... Mariette, elles sont faites pour toi encore, ces jolies fêtes où tu dansais si joyeusement. Tu iras à ces fêtes, Mariette, et tu profiteras de ton beau et jeune temps ; car, si tu devais souffrir et te priver pour moi, je préférerais qu'une balle m'eût frappé au cœur, et qu'on m'eût, moi aussi, couché dans cette grande fosse où, tandis que l'on m'emportait encore à moitié évanoui, j'ai entendu jeter tant de mes pauvres camarades !

» Mais, Mariette, j'ai une prière à te faire, et c'est pour cela surtout, et non pour te faire de la peine, que je t'écris ; Mariette, prépare peu à peu ma pauvre mère au malheur qui nous arrive... et veille à ce qu'elle ne tombe pas dans le désespoir, ô ma bien-aimée Mariette !...

» Ton pauvre CONSCIENCE,

» Qui te rend ton amour, mais qui gardera le sien jusqu'à la mort ! »

« P. S. Si tu trouves une occasion, envoie-moi Bernard ; j'aurai bien besoin de lui, lorsque je commencerai à sortir. »

— O mon Dieu ! c'est trop de douleur ! s'écria la jeune fille ; mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous !

Et elle essaya de tomber à genoux ; mais les forces lui manquèrent, et elle s'affaissa, les bras pendants et la tête renversée sur le brancard de sa brouette.

Elle resta un instant ainsi inanimée, presque évanouie.

Mais l'air chaud et caressant du printemps, les rayons du soleil matinal du mois de mai la ranimèrent ; le sang circula de nouveau dans ses veines ; elle leva la tête, chercha à rassembler ses idées, se souvint de l'horrible malheur, ramassa la lettre, tombée près d'elle, la plia, la remit dans sa poitrine après l'avoir baisée ; puis, se redressant comme mue par une force supérieure, elle prit sa faucille, et, coupant et arrachant l'herbe à la fois, elle en eut, en moins de dix minutes, rempli sa brouette.

Alors, elle revint rapidement à la maison. Son ceil était fixe, son sourcil à demi froncé, sa lèvre entr'ouverte. Elle partagea l'herbe en deux rations, en jeta une dans le râtelier de la vache noire, et, faisant le tour de la maison du père Cadet, elle alla porter l'autre à Tardif.

Puis, elle rentra dans la chaumière de gauche par la porte de la cour.

Tout le monde était encore, chacun ou chacune, où elle l'avait laissé, excepté le petit Pierre, qui avait déjà oublié le chagrin des autres et le sien, et faisait voler un hanneton au bout d'un fil.

— Ma mère, dit Mariette en entrant à dame Marie, je pars demain pour aller voir Conscience.

Dame Marie tressaillit.

— Que dis-tu là, mon enfant ? demanda-t-elle.

Madeleine crut avoir mal entendu : elle tendit l'oreille.

Le père Cadet reparut hors du lit.

— Je dis, ma mère, reprit Mariette avec la même fermeté, que, demain matin, je pars pour aller voir Conscience.

— Mais, mon enfant, s'écria dame Marie, c'est très loin, Laon... au bout du département, à ce que l'on dit.

— Ma mère, fût-ce au bout du monde, j'irai !

— Mais tu ne sais pas le chemin...

— Je dirai, sur ma route, à tous ceux que je rencontrerai : « Je vais voir un pauvre aveugle qui est à l'hôpital de Laon ; indiquez-moi mon chemin ; » et ils me l'indiqueront.

— Mais il est donc aveugle ? s'écria Madeleine avec désespoir

— Oui, dit Mariette presque égarée, il l'est !...

Madeleine vint s'agenouiller devant la jeune fille, et, les deux mains jointes :

— Oh ! Mariette ! dit-elle, si tu fais cela pour mon enfant, je m'en souviendrai jusque sur mon lit de mort.

— Si je le ferai ! s'écria Mariette, si je le ferai ! oh ! oui, car je l'ai juré devant Dieu !... Mère Madeleine, je reverrai Conscience... je vous le ramènerai, ou je mourrai à la peine !

— Et tu lui porteras ma bénédiction, qu'il demande, sainte enfant, dit le père Cadet en étendant, par un effort suprême, ses deux mains vers la jeune fille.

C'était la première fois, depuis qu'il avait été frappé de paralysie, que le bras gauche du père Cadet retrouvait la vie et le mouvement.

## VI.

## LE LAISSEZ-PASSER.

Une fois le voyage de Mariette décidé — et il l'était — la première chose qu'il fallait se procurer, c'était un laissez-passer russe.

Les routes étaient couvertes de troupes alliées, et, même avec un laissez-passer, une jeune fille de l'âge et de la beauté de Mariette avait bien encore quelques dangers à courir.

Il est vrai qu'elle aurait avec elle un défenseur qui, certes, ne permettrait pas que qui que ce fût la touchât du bout du doigt.

C'était Bernard.

Mais Bernard, qui pouvait quelque chose contre un ou même contre deux hommes sur une grande route, dans un chemin de traverse, ou au coin d'un bois, ne pouvait rien contre une sentinelle gardant une porte, contre la consigne veillant aux barrières d'une ville, contre un régiment rangé en bataille et fermant un passage.

Ce qui pouvait quelque chose contre de pareils obstacles, nous l'avons dit, c'était un laissez-passer russe.

Par bonheur, le général en chef Sacken était à Villers-Côterêts, où il venait passer une grande revue, et demeurait chez l'inspecteur de la forêt, une des bonnes pratiques de Mariette.

Il était quatre heures de l'après-midi. Mariette fit signe à Bernard de la suivre, et partit pour Villers-Côterêts.

Trois quarts d'heure après, elle sonnait à la porte de l'inspecteur.

Tout le monde connaissait et aimait la belle laitière, et comme, depuis plus d'un mois on ne l'avait pas vue, on lui fit une grande fête, à elle et à son chien.

Mais elle, après avoir répondu à toutes ces avances par un triste sourire et de doux signes de tête, manifesta le désir de parler au général russe.

La chose parut si étrange, que les domestiques se regardèrent entre eux, et, se mettant à rire, lui demandèrent quelles affaires elle avait à régler avec Son Excellence moscovite ?

— Une affaire d'où dépend ma vie, répondit si sérieusement Mariette, que les rires cessèrent aussitôt, et que l'un des serviteurs dit :

— Eh bien, il faudrait prévenir madame.

— Mais, répondit la cuisinière, madame est à table avec Son Excellence et tout l'état-major ; madame ne se lèvera certainement pas de table pour mademoiselle Mariette.

La cuisinière était de mauvaise humeur. On lui avait fait faire, par le domestique qui servait à table, des reproches sur un sauté de lapin dont la sauce était mal liée.

— Si fait, dit le même domestique qui avait pris Mariette sous sa protection, madame se lèvera quand on lui dira qui la demande, car madame aime beaucoup « sa jolie laitière, » comme elle dit, et hier elle demandait encore de ses nouvelles.

— Alors, monsieur, je vous en prie, dit Mariette.

— Oui, mon enfant, oui, répliqua le domestique, j'y vais, et il ne sera pas dit qu'au risque d'une rebuffade, je n'aurai pas fait ce qu'une si jolie bouche m'a si gentiment demandé.

— Flatteur ! dit la cuisinière en haussant les épaules et en tournant le dos pour veiller à une omelette soufflée.

Mais, sans faire attention à l'apostrophe, le domestique entra dans la salle à manger, dit deux mots tout bas à sa maîtresse, qui se leva et sortit.

— Comment, c'est toi, ma petite Mariette ! dit-elle en apercevant la jeune fille ; tu nous as donc oubliés tout à fait depuis un mois ?

— Vous voyez bien, madame, que je ne vous ai point oubliés ; tout au contraire, répondit Mariette, puisque, dans notre grand chagrin, je viens à vous.

— Et quel est ce grand chagrin? demanda l'inspectrice.

— Oh! madame, ce serait bien long à vous raconter, car il faut que je parte ce soir, ou demain matin au plus tard, pour un voyage qui va me conduire tout au bout du département. Mais, si vous voulez bien me faire parler au général russe, comme je serai forcée de lui dire tout, ayant une grâce à lui demander, alors vous saurez combien nous sommes malheureux...

— Au général russe! toi, mon enfant? dit la femme de l'inspecteur tout étonnée.

— Oui, madame, répondit fermement Mariette, au général russe; du reste, si je ne puis lui parler en ce moment, permettez-moi de rester, soit dans la cuisine, soit dans la cour, soit dans le jardin, j'attendrai.

— Non, mon enfant, non, dit la femme de l'inspecteur, étonnée de cette gravité mélancolique; non, si l'affaire dont tu as à parler au général est si pressée, il faut lui parler de suite... Viens avec moi.

— Oh! madame, que vous êtes bonne et que je vous remercie! s'écria la jeune fille en s'élançant vivement sur les pas de son introductrice.

La femme de l'inspecteur passa devant, et ouvrit la porte d'une salle à manger où achevaient de dîner une dizaine d'officiers russes.

Mariette la suivit. Le dévouement chez elle avait vaincu la timidité.

— Général, dit la maîtresse de la maison en s'adressant à l'officier qui tenait le milieu de la table, voici une jeune fille qui a une grâce à demander à Votre Excellence, et que je me permets de vous recommander.

— Eh donc! recommandée par vous, dit le général avec ce léger accent qui indique un Russe parlant français, recommandée par vous, elle est la bienvenue.

Puis, reculant sa chaise, et la faisant pivoter en arrière de manière à s'isoler de ses deux voisins :

— Venez ici, ma belle enfant, dit-il.

Mariette s'approcha les yeux baissés, tout émue de paraître devant cet homme qui, pour elle, était le représentant de la Providence, puisqu'il allait lui ouvrir le chemin qui conduisait à Conscience.

— Me voici, monsieur, dit la jeune fille.

— Comment vous appelez-vous?

— Mariette, monsieur.

— Mais c'est qu'elle est vraiment charmante!

dit le général Sacken en caressant de la main le menton de la jeune fille.

Mais Mariette, avec une dignité incroyable, prit dans la sienne cette main trop familière, et la baisa respectueusement, comme fait devant un puissant une jeune fille humble, mais qui veut être respectée.

Le général sentit cette nuance pleine de délicatesse, et, retirant sa main :

— Ah! mademoiselle, dit-il, c'est autre chose... Que désirez-vous?

— Monsieur, dit-elle, je désirerais un laissez-passer pour aller à Laon.

— Comme cela, toute seule?

— Oh! non monsieur, pas toute seule... avec Bernard.

— Qu'est-ce que Bernard? demanda le général.

En ce moment, Bernard, qui était respectueusement resté en dehors de la porte, entendant prononcer son nom deux fois, pensa qu'il ne serait point indiscret à lui de se présenter, et, pesant sur la porte, poussée seulement tout contre, il entra et vint se ranger près de Mariette.

— Voilà ce que c'est que Bernard, dit la jeune fille.

Le général regarda ce magnifique animal, qui fixait sur lui des yeux ardents, prêt à franchir, sur un mot de sa maîtresse, toutes les nuances intermédiaires entre la douceur et la colère.

— Peste! dit-il, c'est, en effet, un bon compagnon de route, mon enfant. Mais qu'allez-vous faire à Laon?

— Je vais chercher un pauvre soldat qui est à l'hôpital.

— Blessé dans une bataille?

— Aveuglé par un caisson qui a sauté.

— Et ce soldat est votre frère... votre cousin... votre parent?

— Ce soldat, c'est Conscience...

— Ah!... et Conscience est votre amoureux, alors, puisqu'il n'est ni votre parent, ni votre cousin, ni votre frère, puisqu'il est Conscience tout court?

Ce soldat est l'homme que j'aime et que je dois épouser.

— Comment! vous si jeune et si jolie, vous allez épouser un soldat infirme, aveugle, impotent?... Allons donc!

— Je croyais vous avoir dit que je l'aimais, monsieur.

— Oui, mais avant son malheur.

— Oh! monsieur, s'écria Mariette en pleurant, depuis son malheur je l'aime bien davantage!

— Mais, en vérité, dit le général, moitié riant, moitié attendri, c'est intéressant comme une idylle de Kirloff. J'ai bien envie, non-seulement de donner à cette belle enfant le laissez-passer qu'elle me demande, mais encore ma voiture avec une escorte de Cosaques.

— Monsieur, dit Mariette, ne vous moquez pas de moi, je vous prie! je vous parle au nom du Seigneur, qui m'a dit de quitter mon village et ma mère pour aller chercher Conscience. Je n'ai pas besoin de voiture, car je marche bien; je n'ai pas besoin d'escorte, car j'ai Bernard qui m'accompagne; je n'ai besoin que d'un laissez-passer, pour que, sur le chemin, personne ne m'insulte ou ne m'arrête.

— C'est bien, mon enfant, dit le général, tout à fait touché de cette simplicité; je ne veux point ôter à votre dévouement une parcelle de son mérite et de sa grandeur: je ferai donc pour vous ce que vous demandez, rien de plus, rien de moins.

Puis, se tournant vers un jeune homme qui lui servait d'aide de camp :

— Elim, lui dit-il, préparez pour cette jeune fille un laissez-passer en trois langues: russe, allemande, française; mettez-y mon cachet, et apportez-le-moi à signer.

— Merci, monsieur! j'espère que Dieu vous récompensera de votre bonté, dit Mariette en se reculant et en allant attendre contre la muraille le retour de l'aide de camp.

Au bout de cinq minutes, celui-ci revint, apportant le laissez-passer tout écrit, et une plume trempée d'avance dans l'encre, afin que le général n'eût plus qu'à signer.

Sacken prit le papier de la main gauche et la plume de la main droite, et lut :

« Il est ordonné aux officiers, soldats et autorités russes, prussiennes ou françaises de laisser circuler dans toute l'étendue du département de l'Aisne la jeune fille munie du présent laissez-passer, et même de lui accorder aide et protection en cas de besoin. »

Après avoir lu, le général fit un signe de tête équivalant à une approbation, et écrivit au-dessous du triple laissez-passer russe, allemand et français :

« Le général commandant en chef le département de l'Aisne,

» SACKEN. »

Puis il présenta le papier à la jeune fille.

Celle-ci voulut de nouveau lui baiser la main mais, se levant et l'attirant à lui, le général russe l'embrassa paternellement au front en lui disant :

— Va, mon enfant, et que saint Newski te protège!

Mariette devint rouge comme une cerise, et cependant elle avait compris toute la chasteté du baiser qu'elle venait de recevoir.

Puis se jetant sur la main de la femme de l'inspecteur, qu'elle baisa malgré elle :

— Oh! madame, madame, s'écria-t-elle, combien je vous remercie du fond de mon cœur!

Et elle s'élança hors de la salle.

Bernard, joyeux de sa joie, bondit derrière elle, et disparut à sa suite.

Et l'on se remit au dîner, dont la fin toute entière fut consacrée aux explications que l'inspecteur et sa femme donnèrent sur Conscience, Mariette, le père Cadet et le reste de la famille, tant l'impression qu'avait faite l'apparition de la jeune fille avait été vive sur le général et les officiers russes.

Trois quarts d'heure après, précédée de Bernard, qui annonçait son retour, Mariette triomphante, traversait le village d'Haramont, et rentrait dans la chaumière de gauche, son laissez-passer à la main.

Ainsi, rien ne s'opposait plus au départ de Mariette.

Le père Cadet se retourna dans son lit, et tira de sa cachette son vieux sac de cuir.

Hélas! dans le vieux sac de cuir, il ne restait plus qu'une pièce d'or!

— Tiens, ma fille, dit-il avec un soupir en offrant l'unique pièce d'or à Mariette, prends, et ramène-nous Conscience.

Mais celle-ci, qui n'ignorait pas la gêne où était tombée la famille du père Cadet depuis la maladie du vieillard et depuis le départ du jeune homme, secoua la tête en disant :

— Merci, grand-père, gardez votre pièce d'or.

Puis, se tournant vers dame Marie :

— Mère, dit-elle tout bas, n'est-ce pas que tu permets qu'en passant demain à Villers-Cotterêts, je prenne chez le boucher les trente francs qu'il nous doit pour le veau que nous lui avons vendu, il y a deux mois?

— Fais ce que tu voudras, mon enfant, dit dame Marie. Est-ce que ce n'est pas le Seigneur qui t'inspire? Ce serait fâcher Dieu que de te contrarier!

## VII

## LE VOITURIER ET SA PATACHE.

Le lendemain, au point du jour, Mariette, après avoir pris congé de tout le monde, partit, triste et joyeuse à la fois :

Triste du malheur qui était arrivé à Conscience ;

Joyeuse de le revoir, même au milieu de ce malheur.

Le ciel avait cette limpidité matinale qui promet une journée splendide.

D'un côté, les dernières étoiles scintillaient à l'occident, plus resplendissantes que jamais dans la voile encore épais de l'azur nocturne ; de l'autre, le firmament commençait à se colorer sous les premiers rayons du soleil, et allait passer des nuances du rose le plus pâle aux teintes du pourpre le plus foncé. Avec l'aube tout s'éveillait, habitants des plaines, hôtes des bois. L'alouette s'élevait verticalement au ciel, saluant les premières flammes du jour de son chant clair et joyeux ; les grillons couraient dans les herbes ; les rouges-gorges sautillaient dans les buissons ; l'écureuil se balançait, suspendu aux branches des arbres ; seules, quelques chauves-souris attardées protestaient, — réfugiées aux endroits les plus ténébreux de la forêt, qu'elles sillonnaient de leur vol silencieux et intermittent, — contre l'envahissement de la lumière et le progrès de la clarté.

On sentait que l'on venait d'entrer dans un de ces premiers jours de printemps qui, les pieds dans la rosée, descendent du haut des montagnes pour réveiller la nature engourdie, en lui soufflant au visage leur haleine tiède et parfumée.

Mariette, malgré son habitude de traverser la forêt à l'aurore, n'était point insensible à tous ces changements qui s'opéraient autour d'elle. La jeune fille avait le cœur plus léger ce jour-là que les autres ; aussi remarquait-elle tous ces élancements joyeux de la terre vers le ciel ; sans doute, c'était la bonne action qu'elle était en train d'accomplir qui rassérénait à la fois son esprit et son front.

Mais, si son cœur était léger, ses petits pieds étaient plus légers encore. Elle traversa la forêt en moins d'un quart d'heure, entra dans le parc, ne s'arrêta dans la ville que pour prendre chez le boucher les trente francs qui devaient servir à faire sa route, et reprit son chemin vers Soissons.

Le surlendemain elle comptait être à Laon : bien renseignée, elle savait qu'elle avait quatorze ou quinze lieues à faire ; c'était sept lieues chacun des deux premiers jours, et une lieue, seulement, le troisième. Elle avait coupé ses étapes ainsi, car elle se doutait bien qu'arrivant à Laon le soir, elle ne pourrait voir Conscience que le lendemain, et elle aimait mieux coucher dans quelque village des environs de la ville, que dans la ville elle-même.

Il n'y avait point à se tromper : la route de Villers-Côterêts à Laon étant une grande route de première classe.

Vers sept heures du matin, Mariette sortit de Villers-Côterêts par la rue de Soissons ; le soleil printanier des jours précédents avait séché la terre ; elle marchait sur le bas côté de la route, où un joli chemin, pareil à celui d'un parc, s'offrait aux piétons. Bernard courait devant elle, revenait joyeux en bondissant, et reprenait sa course comme un éclairer chargé de visiter chaque arbre, chaque pierre, chaque buisson.

On eût dit, à ses bonds, à ses allées, à ses retours, qu'il savait que la jeune fille était en chemin pour rejoindre Conscience, et sans doute, en effet, le savait-il, le bon Bernard, car il n'eût pas été si joyeux sans cela.

Mariette avait déjà fait une demi-lieue à peu près, et rien ne lui semblait aussi facile que de marcher ainsi toute la journée, lorsqu'une voix retentit derrière elle :

— Eh ! Mariette ! disait cette voix.

Mariette se retourna, et vit une voiture dont, depuis quelques instants, elle entendait le roulement derrière elle : c'était celle du voiturier qui, à cette époque où les diligences étaient rares, faisait le service de Villers-Côterêts à Soissons.

— Ah ! c'est vous, M. Martineau ? dit Mariette.

— Oui, c'est moi... Et où allez-vous donc ainsi, la belle enfant ?

Mariette s'approcha de la voiture, s'appuya sur le brancard, et raconta au voiturier et aux quatre voyageurs qu'il conduisait la cause et le but de son voyage.

Les voyageurs écoutèrent d'abord avec impatience cette jeune fille qui les arrêtait au milieu de la route ; puis, peu à peu, l'intérêt succéda à l'impatience.

D'ailleurs, Martineau, sur le siège de sa cariole, était maître aussi absolu qu'un capitaine sur son bord ; et les voyageurs avaient beau murmurer, Martineau allait au pas de son che-

val, pas auquel, — y compris les haltes accordées au cheval pour se reposer, — il faisait en quatre heures les six lieues de poste qui séparent Villers-Côterêts de Soissons.

Le récit de la jeune fille intéressa plus vivement encore, à ce qu'il paraît, Martineau que les voyageurs, car à peine l'eut-elle achevé :

— Eh ! dit-il, la belle enfant, il est inutile de vous fatiguer, comme vous le faites en marchant à pied.

— Mais, dit Mariette en riant, il faut bien que je marche à pied, M. Martineau, puisque je n'ai pas de voiture.

— Eh ! si pardieu ! vous en avez une.

— Laquelle ?

— La mienne, pardieu !

Mariette se recula.

— M. Martineau, vous riez, dit-elle, car vous savez bien que je ne suis pas assez riche pour monter en voiture ; vous prenez quarante sous par voyageur, et je n'ai que trente francs, en tout, pour aller chercher Conscience et le ramener ; c'est lui qui aura probablement besoin de voiture, et non pas moi... D'ailleurs votre cariole est pleine.

— Et qui vous parle de payer, la belle enfant ? Il n'est, Dieu merci ! pas question de cela ; et, quant à une place, s'il n'y en a plus dans la voiture, il y en a encore sur le siège... on se serrera. Et puis, ajouta Martineau avec un ton des plus galants, il n'est pas désagréable d'être serré par une jolie fille comme vous.

— Merci, M. Martineau, dit Mariette en se reculant.

— Allons, montez donc ! dit le voiturier, pas de façons, mon enfant. Vous désirez voir Conscience le plus tôt possible ?

— Oh ! oui, s'écria la jeune fille.

— Eh bien, grâce à la patache, vous arriverez à Soissons à onze heures au plus tard ; elle est douce comme un berceau d'enfant ; vous ne serez donc pas fatiguée. Rien n'empêchera que vous ne séjourniez point à Soissons, et qu'après avoir mangé un morceau avec moi, vous ne repreniez votre route. Qui sait ? vous irez peut-être coucher ce soir à Chavignon et même à Etouvelles, de sorte que, demain matin, vous verrez votre bon ami, au lieu de ne le revoir qu'après demain matin. C'est vingt-quatre heures net de bénéfice ! — Que dites-vous de cela, la belle fille ?

— Acceptez donc ! dirent les voyageurs moitié par intérêt, moitié parce que Mariette, une

fois sur le siège, la patache reprendrait, selon toute probabilité, son mouvement.

— Ma foi, dit Mariette, vous m'offrez, en effet, la chose de si bonne grâce, M. Martineau, que j'ai bien envie d'accepter.

— Allons, houp ! dit le voiturier en lui prenant la main et en l'aidant à s'enlever, malgré un reste de résistance.

Mariette toute rougissante se trouva assise près du voiturier.

— Et voilà ! dit celui-ci. — En route, mauvaise troupe !

Et, fouettant son cheval, il se remit en chemin.

Ainsi que le programme l'avait annoncé, on fut aux portes de Soissons à onze heures. Les portes étaient gardées par des soldats russes ; mais Martineau, en sa qualité de voiturier patenté, avait un laissez-passer parfaitement en règle ; Mariette n'eut donc même pas besoin de montrer le sien.

La pauvre enfant n'avait jamais vu une si grande ville. Ces portes fermées, ces herbes suspendues, ces canons sur les remparts, ces sentinelles se promenant l'arme au bras, tout cela l'avait fort effrayée à la première vue, et, en songeant qu'elle aurait pu avoir à traverser de pareilles difficultés toute seule, elle était fort joyeuse d'avoir accepté l'offre de Martineau.

Le voiturier descendait à l'hôtel des Trois-Pucelles. On savait l'heure de son arrivée, qui ne variait guère que de onze heures à onze heures et demie. Il trouva donc son déjeuner prêt.

Un vieux proverbe gastronomique, et qui cependant est renié par les vrais gastronomes, dit que, lorsqu'il y en a pour un, il y en a pour deux.

Le voiturier était si bien traité à l'hôtel, que non-seulement son déjeuner était suffisant pour deux, mais même pour trois. Il montra la table toute servie à la jeune fille. Celle-ci, comme pour monter sur le siège, refusa d'abord, mais finit par céder, s'assit et mangea de bon appétit, ce que fit aussi Bernard, il faut le dire à sa louange.

Puis, quand le déjeuner fut fini :

— Restez là, ma belle enfant, dit le voiturier à Mariette, je vais m'occuper de vous.

Et, lui faisant un petit signe de tête, il sortit.

En quoi allait-il s'occuper d'elle ? C'est ce que Mariette ne savait pas elle-même.

Mais c'est ce qu'elle sut un quart d'heure après.

Martineau rentra tout joyeux.

— Allons, dit-il, la chose est arrangée, et nous verrons notre ami Conscience demain.

— Comment cela ? demanda Mariette toute joyeuse.

— Oh ! c'est bien simple, dit le voiturier. J'ai trouvé un bon garçon, une vieille connaissance à moi, un voiturier de Chavignon. Il est venu vendre ses légumes au marché de Soissons ; il s'en retourne à vide. On mettra deux ou trois bottes de paille pour vous faire des banquettes, et il vous prendra avec lui. Ce soir, à trois heures, vous serez à Chavignon. Vous vous reposerez bien, dans un bon lit que vous donnera sa femme, et demain, fraîche et alerte, vous vous mettez en route au point du jour. Ça fait que, sur quinze lieues, vous n'aurez été obligée d'en faire que quatre ou cinq à pied.

— Ah ! M. Martineau, que de remerciements ! dit Mariette, les larmes aux yeux.

— Bah ! il n'y a pas de quoi, dit le voiturier en faisant claquer ses doigts. Ma foi, s'il n'y avait pas un bon Dieu pour les braves gens, pour qui donc y en aurait-il un ?

— Et quand partons-nous ? demanda Mariette.

— Tout de suite. Il est là, à dix pas d'ici, à l'auberge de la Boule-Rouge, où il fait mettre de la paille dans la voiture, afin, comme je vous l'ai dit, que vous voyagiez plus doucement.

— En ce cas, allons, dit Mariette.

— Allons, dit Martineau.

Tous deux sortirent précédés de Bernard, qui, bien repu et bien reposé, paraissait tout prêt à se remettre en chemin.

L'ami de Martineau était un bon gros marchand d'artichauts, l'été, de choux et de carottes, l'hiver.

Il reçut Mariette en homme prévenu, et aussi pressé d'arriver chez lui que pouvait l'être la jeune fille elle-même de faire quatre ou cinq lieues de plus.

Voiturier et maraîcher échangèrent quelques paroles. Puis, le maraîcher, qu'on appelait gros Charles, qualification qu'il devait probablement à la rotondité de son corps et à la rondeur de ses joues, invita sans façon Mariette à monter dans la charrette, attendu, disait-il, que Javotte l'attendait, et qu'il ne ferait pas attendre Javotte, même pour la plus belle fille de la terre.

Mariette ne se fit pas prier. Elle tendit la main à Martineau et monta légèrement dans la

charrette, tandis que Bernard se dressait contre la voiture, et regardait à travers les ridelles, comme pour s'assurer si sa maîtresse serait bien.

Il paraît qu'il fut satisfait de l'inspection, car il retomba sur ses quatre pattes, et se mit à hurler joyeusement.

— Jarni ! dit gros Charles, vous avez là un camarade de route qui ne serait pas facile à manier, je crois, si l'on vous disait un mot plus haut que l'autre ?

— Bah ! dit Mariette, et qui voulez-vous qui insulte une pauvre fille comme moi, M. Charles ?

— Hum ! hum ! fit le voiturier en la regardant, faudrait pas trop se fier sur les grandes routes, le soir, pleines comme elles sont d'un tas de gueux de tous les pays.

— Croyez-vous donc que nous ayons quelque chose à craindre, M. Charles ?

— Oh ! non ; d'ailleurs, nous arriverons de bonne heure. Mais, je vous le répète, le soir, à la nuit, ou le matin, de trop bon matin, je ne m'y ferais pas.

— Mais, dit Mariette, j'ai un laissez-passer, en trois langues, du général russe qui est à Villers-Côterêts chez M. l'inspecteur.

— Bon ! dit gros Charles en riant, un laissez-passer, c'est pour ceux qui savent lire ; mais pour ceux qui ne le savent pas ?

— En effet, dit Mariette. Vraiment vous me faites peur, M. Charles.

— Ah bah ! c'est pour rire, dit celui-ci. Allons, adieu, Martineau. Merci de la bonne compagnie que tu me donnes... Etes-vous bien, la belle enfant ?

— Oui, M. Charles.

— Eh bien, hu, Blücher ! hu !

Blücher était le nom de baptême du cheval de gros Charles.

C'était une profession de foi politique tout entière que le bonhomme faisait là, une espèce de manifestation, de protestation même, contre les événements qui venaient de s'accomplir.

Ces mots de : *Hu Blücher !* furent accompagnés de deux vigoureux coups de fouet, que le robuste et patriotique gros Charles eût été capable d'adresser au vrai Blücher lui-même, s'il l'eût trouvé seul et en tête-à-tête dans quelque endroit écarté où l'affaire n'eût eu d'autres témoins que les bois, les champs ou les nuages.

A la porte, on fit, pour laisser sortir gros

Charles, les mêmes difficultés que l'on avait faites pour laisser entrer Martineau. Mais le voiturier tira de son portefeuille un papier légèrement altéré dans sa couleur primitive, sur lequel étaient écrites quelques lignes et apposé un cachet qui eurent le pouvoir d'aplanir tous les obstacles ; de sorte que, dix minutes après son départ de la Boule-Rouge, et comme une heure sonnait à la cathédrale, Mariette se retrouva de l'autre côté de Soissons, et trotant d'un pas qui faisait honneur, à la fois, aux jambes de Blücher et à l'amour de gros Charles pour Javotte.

## XXV.

## GROS CHARLES ET SA FEMME.

Pendant toute la route, gros Charles n'entre-tint Mariette que de son bonheur conjugal.

Avant d'arriver à Grouy, c'est-à-dire à trois quarts de lieue de Soissons, Mariette savait que gros Charles était marié depuis deux ans avec Javotte, qu'il en avait trois enfants, ce qui prouvait qu'il n'avait pas perdu de temps, et que ces trois enfants étaient deux garçons et une fille.

Intérieurement, Mariette ne comprenait pas trop comment on pouvait avoir trois enfants en deux ans, mais son instinct de jeune fille lui disait tout bas qu'il ne fallait pas faire trop de questions là-dessus.

A vrai dire, elle savait que Javotte était courte, grasse, blonde et jalouse ; qu'elle avait la main légère, et que, dans ses moments de mauvaise humeur, elle n'y regardait pas plus à frapper sur gros Charles que celui-ci, dans ses moments de gaieté, ne regardait à frapper sur Blücher.

A la distance d'une demi-lieue de Chavignon, gros Charles essayait déjà de faire distinguer à Mariette le toit et la fumée de sa maison, entre toutes les fumées et tous les toits des maisons du village.

Mariette écoutait avec complaisance les indications de gros Charles ! mais, au fond, elle pensait à une chose, c'est que Chavignon n'est éloigné de Laon que de quatre lieues, et que, dans la même journée, elle allait avoir fait, presque sans fatigue et sans aucune dépense, un peu plus de douze lieues, ou près de deux étapes.

Elle se disait même tout bas que, comme Blücher, secondant l'impatience de gros Charles, avait fait la route en moins de deux heures,

Dieu et Diable. — Vol. V. No. 12.

peut-être serait-il possible que, dans cette même journée, elle fit encore deux ou trois lieues, de sorte que, le lendemain, vers sept ou huit heures du matin, elle pourrait être à Laon.

Il faut même l'avouer, cette pensée avait fait de tels progrès dans son esprit, qu'elle s'en était emparée tout entière au moment où gros Charles, après avoir annoncé son arrivée par un concert de coups de fouet, arrêta Blücher à la porte de la maison.

Au bruit de ces coups de fouet, Javotte parut sur le seuil, portant un premier marmot dans ses bras, et suivie d'un second accroché au pan de sa jupe. Quant au troisième, il dormait dans son bercéau.

De toutes les réputations que gros Charles avait faites à Javotte pendant la route, sa réputation de jalousie fut d'abord celle qui, aux yeux d'un observateur impartial, eût paru la plus méritée.

— Oh ! oh ! dit-elle en apercevant Mariette, où avons-nous pêché cette jeunesse-là, s'il vous plaît ?

Le début n'était pas gracieux ; aussi Mariette sentit-elle la rougeur de la honte lui monter au visage ; mais gros Charles lui donna un coup de genou, et lui fit, du coin de l'œil, signe de ne pas faire attention.

— Où on l'a pêchée ? On va vous dire cela en deux mots et entre quatre yeux, madame Javotte ; laissez-moi seulement le temps de descendre et de vous embrasser.

— Oh ! m'embrasser, dit Javotte, nous avons perdu le temps !

— Jamais, dit gros Charles, jamais !

Et, sautant à bas de la charrette, il s'avança les bras ouverts du côté de Javotte, qu'il repoussa tout doucement dans l'intérieur de la maison, tandis que Mariette, restée dans la charrette, caressait le bon gros museau que Bernard, debout contre la roue, passait entre deux ridelles de la charrette.

Il paraît que les raisons données par gros Charles à Javotte parurent bonnes à celles-ci, car, dix minutes après être rentrée dans la maison, elle reparut sur le seuil de la porte en disant :

— Allons ! la belle fille, descendez, et soyez la bienvenue.

Or, comme il n'y avait pas à se tromper à l'accent de bienveillance de Javotte, Mariette ne se fit pas prier, et descendit en souriant.

— Ah ! dit gros Charles paraissant à son tour,

et clignant de l'œil à Mariette, comme pour lui dire : « Vous voyez bien qu'il n'y a que façon de s'y prendre, et que j'en fais tout ce que je veux ; » ah ! nous allons donc réintégrer le général en chef à l'écurie, et dîner un peu crânement, car, moi, j'enrage la faim. Allons, Blücher ! allons, mon bonhomme ! allons !

Et, faisant crier la grande porte sur ses gonds, il rentra dans la cour cheval et charrette, laissant Mariette achever sur Javotte la séduction qu'il avait commencée.

La chose ne fut pas difficile : la ménagère était bonne femme, et surtout femme au fond ; en deux mots, elle comprit tout ce qu'il y avait de dévouement et d'élévation dans le cœur de la jeune fille ; et, comme l'action que celle-ci accomplissait était en l'honneur du sexe en général, Javotte se félicita d'y concourir en quelque chose.

Il est vrai que Mariette, dans sa douce bienveillance, s'était déjà emparée d'un des deux enfants, qu'elle caressait et embrassait, tandis que Bernard, couché aux pieds de l'autre, se laissait retourner les oreilles et fourrer la main dans la gueule, comme un bon et brave animal qu'il était.

Javotte profita de ce moment de répit pour descendre à la cave, d'où elle remonta avec une bouteille à chaque main, spectacle dont parut s'extasier gros Charles, qui reparaissait par la porte de la cour, tandis qu'elle reparaissait par celle du caveau.

Cinq minutes après, on était à table, et gros Charles prouvait qu'il n'était tombé dans aucune exagération quand il avait parlé de la faim enragée dont il était atteint.

La maladie était sérieuse, et la convalescence fut longue.

Quant à Mariette, qui avait dîné à midi avec Martineau, elle mangea peu, songeant beaucoup à la façon dont elle aborderait la question de continuer son chemin le même jour.

Mais on eût dit véritablement qu'un bon ange était avec elle, et donnait l'inspiration à tous ceux qui l'entouraient.

Vers la fin du dîner, gros Charles cligna de l'œil à Mariette, comme pour lui faire comprendre que ce qu'il allait dire n'était pas tout à fait indigne d'attention.

Javotte surprit le coup d'œil.

— Eh bien ? après, dit-elle.

— Après ? fit gros Charles. Eh bien, la mère, je voulais te demander un peu ce que c'est que

l'âne que j'ai trouvé dans l'écurie, et qui se léchait les babines en mangeant dans le râtelier les restes du général en chef.

— Comment ! tu ne l'as pas reconnu, imbécile ?

— Si fait, dit gros Charles ; c'est justement parce que je l'ai reconnu que je te demande des explications sur lui : c'est l'âne de la mère Sabot ?

— En personne.

— Ne faites pas attention au nom, la belle enfant, dit gros Charles ; nous l'appelons la mère Sabot parce qu'elle est la femme de Guillaume le sabotier ; seulement, pour le moment, il n'est question ni de la mère Sabot ni de Guillaume ; il est question de leur âne. Comment leur âne se trouve-t-il ici, Javotte ?

— Dame ! parce qu'on l'a prêté à la nourrice, qui est de Pargny, afin qu'elle n'échauffe pas son lait en marchant trop. Elle a passé aujourd'hui avec l'enfant, laissant l'âne ici, et disant qu'il était convenu avec la mère Sabot qu'on le renverrait par la première occasion qui se présenterait.

— Allons donc ! dit gros Charles d'un air fin, je savais bien, moi !

— Eh bien, que savais-tu, grosse bête ?

— Je savais que cette belle enfant-là trouverait encore un moyen de faire sa route sans fatiguer ses petits pieds... As-tu vu ses petits pieds, Javotte ? Et dire qu'elle s'était mise en route pour faire treize lieues avec cela, hein ? faut-il être brave !

— C'est bon, c'est bon, dit Javotte, qui n'aimait pas que son mari s'étendit ainsi sur les perfections des autres femmes. Après ?

— Eh bien, après... après, c'est que l'occasion est toute trouvée : demain matin, on mettra cette belle enfant-là sur l'âne de la mère Sabot ; on tournera au baudet la tête du côté de Chivy ; on lui dira : « Hu ! » et il ira tout droit, sans s'arrêter, jusqu'à la porte de sa maison, comme Blücher est venu, sans s'arrêter, jusqu'à la porte de la sienne.

— Tiens, en effet, c'est une idée, ça, dit Javotte ; tu n'est pas encore si bête que tu en as l'air, notre homme.

Et un coup d'œil de Javotte disait en même temps à gros Charles qu'il y avait des moments où elle ne le trouvait même pas bête du tout.

Pendant ce dialogue parlé et muet, l'imagination de la pauvre Mariette, toujours tendue

vers le but de son voyage, venait de faire du chemin.

— Mon Dieu ! madame Charles, dit-elle avec timidité, je pense à une chose.

— Et à laquelle, mon enfant ?

Gros Charles continuait à cligner de l'œil.

— Je pense qu'il est quatre heures de l'après-midi à peine, que nous avons encore trois heures et demie de jour, et que, si le baudet de la mère Sabot n'était pas trop fatigué, au lieu de le reconduire demain, je pourrais le reconduire ce soir.

— Oh ! oh ! ce soir, dit gros Charles, vous êtes bien pressée de nous quitter, mon enfant.

— Vous vous trompez, M. Charles, je ne suis pas pressée de vous quitter, au contraire ; Dieu merci, vous m'avez trop bien reçue pour cela ; mais je suis pressée de revoir mon pauvre Conscience.

— Dame ! c'est bien naturel, cette jeunesse, fit Javotte.

— C'est qu'il y a du risque, fit gros Charles.

— Du risque ?

— Oui, pour une fille seule.

— Lequel ?

— Celui de traverser le petit bois d'Etouvelles : il y a garnison russe à Etouvelles, et l'or a bientôt fait une mauvaise rencontre.

— Oh ! il n'y a pas de danger, dit Mariette en souriant : qui voudrait du mal à une pauvre fille ?

— Eh ! fit gros Charles en riant de son rire jovial, je ne dis pas précisément que ce serait du mal que l'on vous voudrait.

— Veux-tu te taire ? dit Javotte.

— Je me tais, la femme, je me tais... mais avoue que je n'ai pas déjà si grand tort.

— Le fait est, dit Javotte, que ce serait plus prudent d'attendre à demain.

— Oui, dit Mariette, c'est possible, mais ce serait deux heures perdues, et, s'il n'y avait pas d'inconvénient à partir ce soir...

— Eh ! puisque je vous dis justement qu'il y en a, dit gros Charles.

— Oh ! madame Charles, dit Mariette en joignant les mains, pensez donc au pauvre aveugle abandonné ; pensez donc que les heures sont des siècles pour lui, et qu'en partant ce soir, je serai demain près de lui deux heures plus tôt.

— Dame ! mon enfant, dit Javotte, si vous prenez cette résolution-là, il faut la prendre plus tôt que plus tard.

— Avec votre permission, madame Charles,

dit Mariette en se levant, elle est toute prise, et s'il ne dépend que de moi...

— Allons ! dit Javotte, va mettre la batière à Margot ; tu vois bien que la pauvre enfant dessèche d'être arrivée à Laon.

— Il n'en est pas moins vrai, insista gros Charles, que j'aimerais autant qu'elle ne traversât que demain au jour le bois d'Etouvelles.

— Eh bien, quoi, dit Javotte, tu l'accompagneras jusqu'à Chivy, cette enfant ! Ne seras-tu pas bien malade de faire quatre lieues à pied, fainéant ?

— Eh ! non, dit gros Charles en prenant Javotte entre ses bras ; eh ! non, je ne serai pas malade, et la preuve, c'est que je reviendrai tout courant pour être plus tôt auprès de toi. Oh ! tu es une bonne femme, sans que tu en aies l'air, comme tu dis.

Et gros Charles, pressant Javotte dans ses bras, appliqua deux bruyants baisers sur ses joues roses, et se lança dans la cour.

— Ah ! dit Mariette, vous me paraissez bien heureuse, madame Charles.

— Oui, dit la bonne femme en rajustant l'économie de sa toilette, un peu dérangée par l'expression de la tendresse de gros Charles, Dieu nous a fait la grâce que nous nous aimions.

— Et, répondit Mariette en levant les yeux au ciel, je crois que c'est la plus douce grâce qu'il puisse faire.

Deux larmes coulèrent de ses beaux yeux, car elle songeait à Conscience, et pensait que leur amour, à eux, serait peut-être aussi tendre que celui de ces braves gens, mais ne serait jamais aussi joyeux.

Madame Charles devina ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille, et, avec une délicatesse de cœur dont on ne l'eût pas crue capable, elle vint à elle et l'embrassa.

— Bah ! dit-elle, Dieu est bien grand, allez ! espérez en Dieu.

Puis, tout bas à l'oreille :

— Écoutez ! mon enfant, ajouta-t-elle, une fois à Laon, vous ne serez plus qu'à quelques lieues de Notre-Dame de Liesse ; c'est une bonne sainte Vierge bien miraculeuse ; tous les jours, nous voyons revenir bon nombre de malheureux guéris par son intercession. Si vous alliez jusque-là ?

— Oh ! dit Mariette, j'y ai déjà pensé, madame, et, d'ailleurs, en y allant, j'accomplirai ma promesse, voilà tout, car j'en ai fait le vœu.